Case
FRC
8867

TU L'AS VOULU,
GEORGE DANDIN,
OU
APOSTROPHE
Aux trois Classes ennemies de l'Etat.

M+W 17761

TU L'AS VOULU, GEORGE DANDIN,

OU

APOSTROPHE

Aux trois Classes ennemies de l'Etat ;

Avec un Avis au Peuple.

PAR M. L... C... D... S... S...

Carmina mortifero mea sunt suffusa veneno ;
Sed sunt carminibus pectora nigra magis.

Imprimé aux dépens du Clergé, de la Noblesse, & des Parlemens du Royaume.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

TU L'AS VOULU,

GEORGE-DANDIN.

NOTRE gouvernement pouvoit-il exister encore tel qu'il étoit ? Non ; c'est un édifice dont, depuis quelques siècles, le vice sappoit les fondemens. A force de manœuvres détestables, la corruption enfin parvenue à son comble, renverse cette masure qui étoit le repaire d'un nombre épouvantable de hibous, de chouettes, de chats-huans, d'oiseaux de proie, de serpens & d'autres bêtes immondes.

A cet événement succède une révolution qui ne sera favorable au peuple François, qu'autant que le nouveau gouvernement formera un parfait contraste avec l'ancien. Il faut de bonnes loix pour y faire éclore la vertu, les bonnes mœurs & la simplicité, sans quoi le but de la révolution ne sera jamais atteint ; & le projet manqué ne fera que changer nos malheurs, pour

nous précipiter dans des gouffres encore plus affreux.

Si nous ne sommes point traversés par les sourdes menées de l'aristocratie & par les vices menaçans de la démocratie naissante, qui nous a déjà montré les défectuosités de son gouvernement, je ne doute pas que l'assemblée de nos modernes Solons renversant tout préjugé destructeur, n'établisse par des loix saines, un bonheur durable dans la Monarchie.

Ici donc tout change de face. Les géans sont attérés ; le temple du despotisme à bas ; l'adroite imposture démasquée avec l'hypocrisie ; les larrons de l'Etat chassés de leurs places ; les projets des ambitieux rompus, & le glaive de la vengeance suspendu sur leurs têtes.

Princes, grands, mauvais ministres, parlementaires & clergé, c'est à vous que nous sommes redevables de cette étonnante & subite métamorphose, elle est votre ouvrage. S'il s'opère une révolution contraire à vos intérêts, ne vous en prenez qu'à vous seuls. Vos crimes entassés ont enfin revolté la Nation. La douloureuse impression des chaînes dont vous l'accablez depuis

plusieurs siecles, l'a enfin arrachée à sa honteuse léthargie. Elle a ouvert les yeux : Qu'a-t-elle vu ? les vices triomphans primer par-tout ; la vertu bannie de la cour, l'adulation y corrompre les souverains ; les princes dilapider les biens de l'Etat, de concert avec ses ministres ; des prêtres avares acheter, brocanter les bénéfices & engloutir d'immenses revenus usurpés par la séduction ou la force ; enfin des juges barbares mettre leurs arrêts aux encheres, et désoler les familles par des jugemens iniques.

Etres corrompus, étoit-il possible que le Français ne se ravisât pas ? Oui, je le dis à sa honte : il auroit peut-être encore gémi sous vos fers : les plus dures habitudes s'accommodent avec le cœur humain. Mais quand cette dureté va au-delà de ses forces, il se révolte et cherche à se dégager d'un poids qui lui devient insupportable.

Dans quelle profession trouvoit-on des hommes vertueux? je l'ignore: mais j'ose assurer que ce n'étoit plus chez les gens en place : pourquoi ? parce que ce n'est qu'à l'ambition & à la cabale qu'on accordoit les emplois, & que l'art de cabaler fut toujours méprisé par l'homme vraiment honnête. D'après

cette vérité incontestable, la vertu parmi nous étoit sans fonction, sans pouvoir, sans protection & sans crédit. Des grands insolens, des traitans barbares, des ministres rapaces & inaccessibles, des juges corrompus & mille autres détestables suppôts du vice, ont toujours molesté, dépouillé, mis au rebut & sacrifié l'homme juste.

Parlementaires égoïstes, vous vouliez nous faire croire que, semblables aux éphores de Lacédémone, vous étiez en place pour balancer l'autorité du peuple et de la royauté. Allez, je ne fus jamais votre dupe; vous avez fait les bons apôtres en affichant quelquefois le patriotisme: mais cette vertu ne naissoit en vous que d'une rusée politique. Vous étiez patriciens quand les intérêts des grands étoient communs avec les vôtres, et Plébéïens, quand pour soutenir le peuple, vous ne compromettiez ni votre rang, ni votre fortune, ni vos personnes, & que vous pensiez pouvoir étendre votre puissance en vous mettant de son parti.

Si vous étiez de si généreux patriotes, falloit-il refuser d'enregistrer l'impôt territorial? il étoit si juste & si naturel! par-

là vous coupiez court aux maux qui nous accablent. Mais vous aviez des domaines & des fiefs ; & votre cupidité auroit trouvé fort doux de les posséder, sans être grevés d'une obole de subsides.

Si vous étiez si bons patriotes, pourquoi, lorsque vous ne méritiez que l'exécration publique, avez-vous soudoyé la plus vile canaille, pour faire crier des *vive le parlement*, pour faire chanter des *Te Deum*, pour faire faire des illuminations, & tirer des pétards lors du rappel de l'aristocrate d'Epréménil ?

Toutes ces menées ne partent pas d'un cœur droit, & ne peuvent, comme certains insectes, prendre leur naissance que de la plus vile corruption. Mais que faire ? Quand on n'a que des titres vicieux pour faire valoir ses prétentions, il faut les mettre en usage, afin de capter les suffrages du peuple. *Per fas & nefas* vous vouliez vous rendre les souverains, les législateurs & les despotes de votre patrie.

Pauvres robins ! votre profonde politique vous a fait donner dans la nasse, en demandant la convocation des états-généraux. Vous crûtes, petits monarques, les mener

par le bout du nez ; mais vous avez compté sans l'hôte. Non seulement ils n'ont pas été, comme vous vous en flattiez, l'instrument passif de votre ambition, en souscrivant à vos loix arbitraires ; ains, au contraire, ils vont vous dépouiller de votre vaste rabat et de votre longue houpelande. Vous avez tant ruiné de monde par vos injustices, que ce seroit une bien mince représaille de vous punir par la loi du talion. A tel point même je vous vois criminels, que les loix vengeresses, qui ont contre vous de si grands droits, se plaignent aujourd'hui de vous trouver insolvables.

Descendez de vos sieges, impérieux robins ; depuis trop long-temps vous souillez la blancheur de nos lys. Ainsi que Jésus, qui jadis chassa les usuriers du temple, la justice vous bannit aujourd'hui du sien. Le tripot où vous dictiez vos arrêts étoit une vraie caverne de voleurs, et les loix étoient le manteau qui couvroit votre brigandage. D'après cela, on ne peut qu'avoir de l'horreur pour vos jugemens. Noirs fantômes, fléaux de la justice et de tant de familles ruinées, assassins de tant de citoyens innocens que vos arrêts sanguinaires ont fait

égorger, n'attendez pas des places dans nos modernes tribunaux, à moins que la cabale et la coquinerie ne vous les donnent. Malheureux ! vous n'avez que trop jugé ; il est tems enfin que l'on vous juge.

Si vous aviez voulu pousser votre règne encore plus loin, il falloit au moins ne pas monter jusqu'à l'excès des vices ; mais quand on surpasse cet infâme apogée, il faut absolument tomber dans l'abyme que vos forfaits vous ont creusé. Ainsi, puisque vous êtes aujourd'hui bafoués, rebutés, vilipendés et chassés,

> Je vous dis, avec Poquelin,
> Tu l'as voulu, George-Dandin.

La comparaison entre George-Dandin et vous cloche cependant, puisque le personnage de Moliere étoit un homme bonace et qu'on trompoit ; vous, au contraire, méchans animaux, né faisiez que tromper et faire le mal. Si je trouve quelque ressemblance entre vous et Dandin, c'est par le ridicule de ce personnage, & les mauvais tours qu'on lui joue ; j'ai toujours ri du noir & burlesque attirail dont vous êtes affublés au barreau : attirail imposant de

charlatanerie, qui par sa noirceur est l'emblême de celle de votre ame ; & j'en ris à présent à gorge déployée, du plaisant contraste que forment votre humiliation & votre expulsion, avec l'extrême orgueil dont vous accabliez vos cliens. Malgré donc la clochante comparaison, je vous dirai que vous êtes des Dandins méprisés & méprisables, & que chacun rit de votre déconfiture, qui ne vous seroit point arrivée si vous eussiez été plus sages. D'après cela, Moliere, du fond de son sépulcre, vous répete avec nous tous : *Tu l'as voulu, George-Dandin.*

Aux Princes & aux Grands.

Epouvantables titans, c'est à vous que je viens porter l'antienne : Qu'êtes vous devenus ? on existez-vous ? Beaux astres éclipsés, quel nuage vous cachez à nos yeux ! vous vous êtes dissipés comme une vapeur contagieuse qui infectoit notre atmosphere. Quand je passe devant vos palais, je ne vois plus cette outrageante valetaille qui représentoit si bien l'insolence de ses maîtres.

Pourquoi avez-vous fui loin de nos climats ? Vos biens, vos parens sont ici ; vous étiez

étiez les idoles du peuple ; la France, votre berceau & votre mere nourrice, étoit pour vous l'asile le plus honorable & le plus avantageux. Néanmoins les araignées filent autour de vos lambris dorés ; les souris rongent vos meubles précieux, l'herbe croît dans les cours de vos palais déserts ; les orties couvrent la symmétrie de vos jardins, & les chardons dévorent la fécondité de vos champs.

Il faut que quelque raison puissante vous ait bannis de nos régions. Daignez résoudre le problême de votre fuite. Vous ne dites mot ; vos crimes répondent pour vous ; vils corrupteurs de nos souverains, vous empoisonniez leur esprit, vous les trompiez. Dans vos complots odieux, vous aiguisiez des poignards, pour terminer la vie d'un monarque chéri qui traversoit vos projets ; vous méditiez enfin la perte d'une nation contre laquelle vos batteries étoient déja dressées. Vous vouliez, monstres ambitieux, vous partager les dépouilles d'un bon roi perdu par vos mains, & d'une patrie inondée de sang. Quelle rage étoit donc la vôtre, pour vouloir régner sur des cadavres? Monstres hideux d'orgueil & de cruauté,

vivez loin de nous : vous n'avez que trop infecté de votre souffle impur l'air que nous respirons ici. Serpens dangereux, malheur au peuple qui vous donne asile. Pour peu que vous habitiez chez lui, la contagion de vos vices portera l'infection dans leurs contrées, & n'y fera germer que des malheurs.

N'espérez jamais revoir en sûreté vos dieux pénates ; le courroux de la France indignée ne vous prépare que des gibets. Voilà tout ce que vous pouvez attendre d'elle ; à moins que le peuple ébloui de nouveau par votre prétendue grandeur, ne retombe à vos pieds comme un vil idolâtre. Mais non, une telle sottise ne peut plus régner sur nous ; la philosophie porte sa clarté même chez les esprits les plus vulgaires ; & ces siecles barbares d'humiliation & d'ignorance ne peuvent revenir qu'avec l'anéantissement de la raison.

Princes & Grands, si vous n'aviez régné que par la vertu, la douceur, les bienfaits & la popularité, nous adorerions encore ces honneurs, ces dorures & ces rubans, qui ornoient vos habits. Mais c'étoit pour les faire contraster avec notre simplicité,

que vous étaliez ces marques frivoles qui, loin d'être des signes de mérite, sont parmi vous, aux yeux du sage, des marques aussi flétrissantes que ce sceau douloureux qu'imprime le bourreau sur le corps du criminel.

S'il vous reste encore quelque vestige de sentiment & de remords qui vous fassent sentir vos malheurs, j'ai assez d'humanité pour vous faire mon compliment de condoléance. Je vous plains ; mais vos forfaits sont si atroces, que je crois votre mal sans remede, & je ne puis mettre sur votre blessure d'autre topique

Que ce dictum de Poquelin :
Tu l'as voulu, George Dandin.

Au Clergé.

Je viens à vous, Messieurs de la soutane, non pour vous confesser mes péchés, mais pour vous reprocher les vôtres ; car depuis quinze cens ans que vous vous mêlez d'absoudre les autres, vous ne cessez de vous rendre indignes de l'absolution des peuples à qui vous vous avisez de la donner.

Avant Constantin, pauvres, sans consistance, sans place, sans honneurs, sans crédit & sans protection, vous rampiez dans

les ténebres, connus seulement de quelques prosélytes que vous moissonnâtes dans la classe la plus indigente & la plus ignare du peuple. Alors vos vices n'étoient que de très-minces embrions, dont vos cœurs étoient la matrice : il falloit la chaleur vivifiante de la fortune, pour les faire éclore. Cette magicienne puissante qui régit l'univers, vous tira du néant & commença à vous sourire. Les premiers dons qu'elle vous offrit, vous les sacrifiâtes à Constantin, que votre argent & vos cabales placerent sur le trône.

Aussi cet empereur reconnoissant vous protégea vigoureusement. Il vous prodigua des biens & des honneurs, accabla de sa haine tout ce qui n'étoit pas de votre parti, & tâcha de le détruire par des bouleversemens & des massacres. Depuis ce tems le clergé, comme un grand fleuve destructeur, a, par une perpétuelle alluvion, arraché aux propriétaires des nations leurs vignes, leurs prés, leurs champs & leurs forêts, pour leur laisser en échange le limon des préjugés.

Messieurs les Eglisiers, quand vous eûtes de l'argent en bourse, vous eûtes du crédit & de la puissance pour en gagner davantage.

Les cabales, l'hypocrisie, le mensonge, les vols, les usurpations, les trahisons, les guerres & les meurtres, furent les instrumens de votre cupidité. Pour prouver la vérité de l'horrible délation que je trace ici contre vous et des vices que l'univers vous reproche, je n'ai d'autres témoins à donner que l'histoire de l'Eglise et des Conciles. Cabaleurs infatigables, d'après le rapport de *Fra Paolo Sarpi*, le pontife romain et ses cardinaux, envoyoient toutes les semaines, de Rome à Trente, le S. Esprit dans une valise. Intolérans et minutieux docteurs, pour une virgule, ils faisoient couler le sang humain; pour salarier une vile courtisane, ils vendoient des indulgences; pour venger leur orgueil, ils mettoient sous leurs pieds Frédéric II, et mirent à mort l'empereur Henri, avec leur Dieu qu'ils avoient empoisonné. Mais quoi! vouloir citer tous les forfaits qu'ils ont commis, ce seroit chercher à nombrer en automne les feuilles dont est couverte la terre dans une vaste forêt.

Je le répète : il ne faut d'autres témoins contre le clergé que l'histoire de son église et de ses conciles; et, si l'on veut aussi, l'histoire des françois, où l'on verra d'assez beaux

échantillons de sa vauriennerie. Dans tous les tems ce corps a été le foyer de la division, des fanatismes, de la discorde et de la guerre ; et pour ses menus plaisirs, il a toujours prodigué le sang, quoiqu'il nous dise sans cesse que *l'église l'abhorre.*

Eglise sainte ! Que de victimes crient vengeance contre vous. Oui, monstres calotés, je vous ai en horreur, quand je rappelle à ma mémoire le massacre des Albigeois, des Hussites, des Vaudois, d'Irlande, de Lion, de la Saint-Barthelemi. Je suis révolté, quand je pense au sot fanatisme que vous inspirâtes à ces imbéciles croisés qui, sous la banniere d'un roi foible et crédule, allerent s'égorger avec des gens qu'ils n'avoient jamais vu, et porter tout l'or de la France dans l'infertile Palestine où ils n'avoient que faire.

Peut-on, sans un desir brûlant de vous exterminer tous, vous voir partir des rives de l'Iberie pour aller égorger, l'évangile à la main, quinze millions de victimes dans un continent séparé du nôtre par l'immensité des mers ?

Que penser de ces convertisseurs à l'évangile, de ces missionnaires zélés, qui

de gré ou de force, voudroient enrôler sous leurs étendarts tous les peuples de la terre? Est-ce un beau zele qui les anime? Ecoutez cette histoire.

Les Vaudois, depuis quelques siécles vivoient en société dans des montagnes qu'ils trouverent incultes et infertiles, quand ils s'y établirent. Ces nouveaux colons les défricherent à force de bras. La nature bienfaisante leur paya par la suite avec usure ce qui étoit dû à leur industrie, et ces montagnes devinrent pour ce peuple un séjour d'abondance. Régis par de bonnes loix, ils vivoient fraternellement, affranchis de luxe et d'ambition. La vertu, la douceur et les bonnes mœurs étoient la boussole de leur conduite. Enfin le champêtre séjour de ces heureux Vaudois voyoit fleurir dans son sein cet âge d'or tant célébré par les poëtes : mais ils avoient le malheur de n'être point catholiques. Nos prêtres allèrent dénicher ce peuple hérétique au milieu de ses montagnes. Ils tramèrent sa conversion, et tentèrent tout pour l'opérer. Les Vaudois doux et honnêtes, écoutèrent avec bonté les prédications de ces missionnaires. « Mi-» nistres de Dieu, leur dirent ces paisibles

» agricoles, vous nous prêchez un Dieu » pauvre, et vous possédez d'immenses » biens. Comment voulez-vous que nous » puissions ajouter foi à une morale que » vous ne suivez point ? Prêchez-nous la » par exemple et vous êtes sûrs de faire de » nous tous autant de prosélytes. Abandon- » nez vos biens, vivez pauvrement comme » le Christ, et nous vous jurons de suivre » tous le parti que vous proposez ». L'avare Eglisier trouva que cette conversion lui coûteroit trop cher : il garda son or, ne se défit que de celui qui étoit nécessaire pour acheter des fusils, des canons et des poignards; et dans le *coge intrare* de l'évangile il trouva le prétexte d'égorger ce malheureux peuple pour l'honneur de la foi et le profit de sa bourse; les biens de ces pauvres Vaudois devinrent le saint patrimoine de l'église, suivant la loi de l'écriture qui veut que le *juste vive du bien de l'injuste*, et que le saint Israëlite vole les biens du profane Egyptien.

Prêtres, depuis Constantin jusqu'à Louis XVI, votre esprit fut toujours le même; et depuis Louis XVI, jusqu'à l'extinction des siècles, vous serez encore les mêmes, si vous existez :

existez : car il ne faut pas espérer que vous deveniez meilleurs, puisque dans les quinze siècles passés de votre règne, il n'en est pas un que les vertus de tout le clergé aient rendu mémorable.

Il a pu exister parmi vous quelque individu honnête : il en est aujourd'hui sans doute ; mais c'est à l'heureuse constitution de ces individus, non à l'esprit du corps, qu'il faut attribuer leurs vertus. L'intolérantisme, l'orgueil, le fanatisme sont de l'essence de votre profession ; & ces trois monstres engendrent nécessairement la cupidité, l'ambition & tant d'autres vices.

D'après cela, que ces politiques idiots qui vous regardent comme indispensablement utiles dans un état, jugent de la vérité de leur système ! Vous nous êtes cent fois plus nuisibles que la galle & la fievre. Ces deux maux, en nous faisant souffrir, rongent au moins nos humeurs peccantes et peuvent ainsi nous redonner la santé ; mais vous, vous nous rongez sans cesse, et n'êtes bons à rien : à propos de cela, ma muse, pour s'égayer, vient de me dicter l'épigramme suivante :

Sans avoir rien semé, sans avoir nulle peine,
L'heureux prêtre jouit des fruits de mon domaine.
Prendre de toute main et ne jamais donner
Fut toujours, dit-on, sa devise :
Mais je faux ; car les gens d'église
Sement au champ d'amour, sans jamais moissonner.

Cette petite piece est physiquement vraie d'un bout à l'autre ; les prêtres reçoivent de bel et bon argent, des dîmes, des terres, des offrandes, & ils nous rendent toutes ces réalités avec des agnus, des scapulaires, des bénédictions, des exorcismes et mille autres joberies qu'ils veulent nous faire valoir plus que de l'argent comptant. Pour le dire en un mot, ils sont des frelons qui mangent le miel des abeilles, et qui par reconnoissance leur font ensuite la guerre. Quant au dernier vers de l'epigramme, il est encore d'une verité reconnue sur-tout par les filles et les femmes.

Mais doit-on leur en faire un crime ! il faut propager la sainteté de leur race. Cet exemple ne leur a-t-il pas été donné par plusieurs successeurs de S. Pierre qui ont fait monter leur bâtards sur le trône papal ? Apparemment que le S. Concile de Trente interdisit le mariage aux prêtres, pour qu'ils pussent

mieux encenser l'autel de leurs maîtresses. Aussi, quoi de plus heureux au monde que la divinité d'un prélat; il n'est pas de champ mieux cultivé que le sien, la puissance cléricale et sur-tout monacale sont renommées dans la lice d'amour; c'est pourquoi ce respectable corps de l'Eglise a exclu de l'état de prêtre, tout homme qui ne pourroit produire deux bons témoins de virilité.

Prêtres, je m'égayois ici à vos dépens; mais je reviens à ma mauvaise humeur, pour déclamer contre votre indigne célibat qui fait de vous d'insignes libertins. Votre concile de Trente qui vous défend le mariage, est un concile de folie. Il contre-carre la nature, & votre religion même, qui vous dit que la plupart des apôtres & des peres de l'église étoient mariés.

Si l'assemblée nationale, qui seule a le droit de vous imposer des loix, ne détruit ce qu'a fait le concile quant au célibat des prêtres, on verra toujours des amans adulteres, des séducteurs de jeunes filles, des familles rongées par des enfans illégitimes, les hôpitaux inondés de bâtards, des enfans exposés sur les grands chemins, de jeunes personnes trompées se faire avorter, & la

désunion des époux fomentée par le libertinage sacerdotal. J'ose dire même que, pour multiplier les bons citoyens & cesser de voir des hommes isolés par le célibat, il faudroit faire revivre la loi *Julia*. Je suis sûr que ce seroit une époque de la renaissance des mœurs, que les crimes deviendroient infiniment plus rares, que les champs seroient mieux cultivés, & qu'en moins de vingt ans, il n'y auroit point de terre en frîche dans le royaume. J'ai pour témoin de cela le florissant empire de la Chine, qui est le plus puissant, le plus peuplé, le plus fertile & le mieux policé qu'on connoisse.

Messeigneurs les mîtrés, abbés, prieurs, chanoines, &c. plus pénauds que des fondeurs de cloches, je vous vois tous avec un nez qui s'est allongé d'un pied, depuis qu'on s'est moqué de vos ridicules prétentions sur la propriété des biens dont la nation abusée vous a laissé si long-tems jouir. J'ai été toujours révolté, quand j'entendois parler de vos prétendues immunités, & sur-tout de l'impertinence de votre don gratuit. Vous aviez l'insolente audace de dire que vous

donniez au souverain ! vous qui, par les préceptes de votre religion ne devez rien posséder, et n'êtes faits que pour vivre d'aumône. Si l'on vouloit vous faire suivre l'esprit de l'évangile, il ne faudroit vous donner que la besace des capucins, pour aller chercher humblement votre vie. Pour moi, si j'etois l'Assemblée Nationale, je ne vous donnerois pas des pensions de trente, ni de vingt, ni de dix, ni de deux mille livres ; parce que c'est aller contre le vœu de Jesus-Christ. Je vous mettrois un épervier sur le dos, et tous les prêtres universellement, je vous enverrois avec S. Pierre dans la Galilée pêcher un goujon pour votre souper.

Si vous eussiez été moins impérieux, moins avides & moins usurpateurs, on ne vous auroit point dépouillés à nu. Mais vous possédiez tant de biens, vous étiez si avares, si emprunteurs, si insignes banqueroutiers, si egoïstes, si séditieux, si mauvais citoyens, si peu chretiens et si déréglés dans vos mœurs, que vous avez enfin comblé la mesure. Vous êtes tombés de votre propre poids. *Et tu l'as voulu, George-Dandin.*

Adieu, mon cher Clergé, tâchez de devenir chrétien, ou encore mieux, dites tous votre *in manus*, expirez tous dans la grace de Dieu, et j'irai avec plaisir à vos funérailles.

Au peuple François.

Vous avez enfin mis à bas ces trois puissances colossales que je viens de haranguer de si bon cœur. Je regarde cette victoire comme un bel arbre couvert de fleurs. Elles ne produiront point de fruit, si le brouillard, le vent ou l'inclémence de la saison viennent les faire tomber. Mes freres, ne comptez encore sur rien, et souvenez-vous de ce bel adage qui vous dit : *ne vendez point la peau de l'ours avant qu'il ne soit jetté par terre*. Nos ours sont bien loin d'être morts. Les parlements brassent des moyens pour faire échouer les projets de leur patrie. Les grands nous couchent toujours en joue avec les armes de leur haine et de leur implacable férocité. Le prêtre hypocrite, traître et astucieux, sous prétexte d'un vol sacrilege qu'il a fait lui-même, processionne aujourd'hui en tordant son col et affectant un air de

componction, pour tâcher d'intéresser le vulgaire en sa faveur, de le toucher, de l'animer, en lui prêchant un dieu irrité, et d'allumer enfin dans son cœur le feu de la révolte.

Nous devons être dans une perplexité d'autant plus désolante, que même les plus ardens panégyristes du bien public nous trompent, dit-on, et nos plus illustres bienfaiteurs sont nos premiers traîtres. Ne nous fions dans ces tems orageux qu'à notre vigilance, qu'à la protection de nos armes, et à la force de nos bras. Nous sommes environnés de précipices, nos ennemis sont même dans notre sein; voyez cet imbecile peuple du Cambresis échauffé par l'haleine impure du clergé qui cherche à inoculer dans cette province la diabolique rage dont il est possédé contre l'assemblée de la nation. Voyez cet évêque Breton qui, au nom de Dieu, a incendié son diocèse. Voyez ces conspirations journellement découvertes. Voyez cette disette affreuse qu'on vous fait éprouver dans le sein de l'abondance. Voyez enfin tant d'autres fléaux que je ne saurois vous décrire; tout cela part du bras de l'ennemi qui veut vous perdre.

720

Malheur à vous, mes amis, si pour le chétif honneur d'avoir une épaulette et de primer dans vos districts, vous allez vous diviser par des disputes et des cabales ! Les lions rugissans viendront profiter de ces débats pour vous noyer dans votre sang et dresser leur trône sur vos cadavres.

Ce n'est pas le tems de s'amuser à faire le fat avec un brin d'or et de soie sur l'épaule, à se targuer d'une charge obtenue par de petites intrigues. Cette puerile vanité est une niaiserie à laquelle il faut renoncer. Pensez à vous, on vous serre de près : votre bien, votre personne et votre vie sont en danger. Le prudent et généreux la Fayette ne vous tient pas d'autre langage. Si vous n'écoutez ce véridique prophète qui vous recommande la fraternité, la concorde, la vigilance et le zele pour le service patriotique, l'ennemi vous prendra dans ses gluaux, et puis ma foi l'on vous dira :

Tu l'as voulu, George-Dandin.